

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 18

Artikel: On discou ratâ
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190384>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La dernière cartouche.

Nous lisions l'autre jour qu'une manifestation boulangiste venait d'avoir lieu à l'Alcazar du Havre, lors de la représentation, en tableau vivant, de la belle toile du peintre Neuville, exposé au salon de 1873, sous le titre : *La dernière cartouche*. Ceci nous donna l'idée de recueillir quelques détails sur ce tableau, qui reproduit d'une manière saisissante un des plus émouvants épisodes de la guerre de 1870, et qui valut au célèbre artiste la croix de la Légion d'honneur. Ces détails intéresseront d'autant plus que l'œuvre de Neuville, reproduite par la lithographie, est très répandue.

Donnons un coup d'œil sur cette toile qui a eu un si grand succès patriotique en France : Dans une maison cernée par l'ennemi, quelques soldats épuisent leur giberne et se voient arrivés au dernier coup de feu. Un obus a percé le plafond. La mitraille troue les matelas dressés devant les fenêtres. On ne ramasse plus les camarades blessés. Les officiers n'ont plus d'ordre à donner, et réservent leur dernier coup de revolver pour le moment où l'on va se rencontrer corps à corps dans les escaliers. La scène est réellement poignante. Elle a été sentie par un artiste nerveux et ému.

Un mot maintenant sur les événements qui ont inspiré M. Neuville. — Pendant la guerre de 1870, un moment bien pénible arriva où, à bout de munitions, quelques bataillons se virent contraints de cesser le feu. Voici le récit d'un de ces épisodes, concernant le 3^{me} bataillon du 3^{me} régiment de marche, publié, il y a quelques années par le journal le *Temps*.

Vers 1 heure de l'après-midi, tout était fini, l'armée, conduite de Châlons dans l'entonnoir de Sedan, était rejetée sur la ville, et les troupes débandées encombraient la place trop étroite. Une charge de cavalerie avait été tentée en vain ; le général Margueritte était mortellement blessé et le cercle de fer et de feu se rétrécissait autour de nos troupes avec une effroyable rapidité. Les obus pleuvaient comme sur une ville assiégée et, selon l'expression d'un témoin oculaire, « les troupes allemandes étaient lasses de tirer à coup sûr et de remporter une aussi facile victoire. »

Sur les contreforts du plateau d'Illy, où le général de Gallifet réunissait les escadrons épars et décimés de la division Margueritte, le 3^{me} bataillon du 3^{me} régiment de marche reculait lentement. De ce côté, point de désordre ; les sections marchaient en observant l'alignement « comme à la parade ». Si bien que le général d'Abadie d'Aydren, venant à passer, s'écria : « Qui commande ce beau bataillon ? » Cri suprême d'un vrai soldat ! Le commandant Moch s'approche, et demande au général : « Où puis-je employer les cartouches qui me restent ? » — « Sur la droite », répond le général. Et les soldats, électrisés, défilent devant le général comme au Champ-de-Mars.

Au bas du plateau, les fuyards affluent ; mais six ou sept cents hommes, entraînés par le général de Wimpffen, franchissent les remparts, mettent la baïonnette au canon et vont droit devant eux, vers l'inconnu, peut-être vers la mort, peut-être aussi vers la délivrance ! La victoire, il n'y faut plus songer ! Le 3^e bataillon suit ce mouvement ; il part, en colonne, par demi-section ; à cette heure, où l'on sent passer la mort, la théorie ne souffre pas une atteinte ; les règlements sont strictement

observés, même sous l'écrasement des obus, qui pleuvent, dru comme grêle. On arrive au parc Philippoteaux et la lutte recommence. Partout ailleurs, le feu est éteint ; le drapeau blanc va paraître, on ne l'apercevra pas d'ici. On couche les blessés dans des maisons du village de Balan ; point de drapeaux de Genève ; aussi les toits de ces ambulances sont-ils criblés de projectiles et menacent-ils ruine. Qu'importe ! les soldats du 3^e bataillon usent leurs « dernières cartouches ». A 5 heures et demie, le silence se fait autour d'eux. Est-ce le bruit du canon qui s'éloigne ? L'ennemi est-il obligé de battre en retraite ? Hélas ! l'armistice était signé ! A 6 heures et demie, le 3^e bataillon rentrait à Sedan, emmenant ses blessés et deux mitrailleuses qu'il avait chèrement disputées aux éclaireurs bavarois.

A propos d'un duel.

La mort d'un peintre de talent, Félix Dupuis, tué dimanche matin, dans une rencontre au Bois de Boulogne, provoquée par une querelle futile, a fait à Paris, une pénible impression. Une des toiles de l'artiste regretté, inspirée du *Lac de Lamartine*, et actuellement exposée, a été surmontée d'un nœud de crêpe, hommage rendu à la mémoire de Félix Dupuis par le comité du Salon.

Ce triste drame nous a remis en mémoire, quelques lignes de Henri Aimel, sur le duel, que nous avions classées, il y a quelques années, dans nos papiers, tant elles nous avaient frappé par leur énergie et leur bon sens. Les voici :

« L'honneur est satisfait !... Telle est la conclusion du duel.

Eh bien ! je dis que cet honneur-là est lâche ; que cet honneur-là est bête ; que cet honneur-là est le plus infâme, le plus stupide des préjugés.

Le duel, cette vieille forme barbare du jugement de Dieu, ne se conçoit à peine encore que dans certains cas, graves et rares, où il s'agit de vider un de ces outrages que la justice ordinaire est impuissante à réparer.

Mais, pour un oui ou pour un non, pour une dispute en l'air, pour moins que cela souvent, en manière de passe-temps ou de bravacherie, le duel n'est plus qu'une méprisable parodie, quand il n'a pas d'issue funeste ; et quand il y en a une, il est le plus inepte et le plus lâche des assassinats.

Quand donc les hommes de cœur, les honnêtes gens, auront-ils le courage — car il en faut — de rompre avec le préjugé idiot qui fait dépendre cette chose sainte, sacrée entre toutes — l'honneur — des hasards d'une rencontre au coin d'un bois ?

Du jour où l'on verra bien que le duel est une arme ridicule et faussée, avec laquelle le dernier des goujats tient dans sa main la vie d'un honnête homme, le duel, déshonoré, flétri, aura vécu. »

On discou ratà.

N'est pas bailli à tsacon dè savâi fèrè on discou dè sorta ; kâ n'est pas lo tot d'avâi dè la niaffe, faut onco avâi dâi résons et dâi bounès résons à derè, sein quiet on ne fâ qu'on barjaquâdzo dè buiandâirès. N'est pas lo tot non plie d'avâi prâo cabosse po trovâ dâi z'affèrès à derè, faut onco savâi cein

débliottâ sein mâtsi papet, et c'est tot coumeint 'na tsanson: l'a bio avâi dâi bio versets, s'on ne la tsanté pas avoué 'na balla et forta voix, cein ne vaut pas pipetta. Vito Hugo, qu'est z'âo z'u moo, mâ que tsacon ein a oïu parlâ, étâi on hommo dè granta cabosse, petétrè cé qu'ein avâi lo mé dè tot lo canton et mémo dè tota l'Uropa; vo fasâi on lâivro asse châ qu'on tailleur vo fâ on pâ dè diétions. Eh bin, quand bin l'avâi forta têtâ, l'arâi étâ tot eimprontâ, s'on dit, dè portâ la santé dâo râi à l'abâyi. Monsu Favrat que l'a z'âo z'u vu pè lo congré dè la pé, no fasâi: Po menâ la leinga, Vito Hugo n'est pas onco tant foo; mâ quand teint 'na plionma, 'na ranma dè papâi lâi montè rein!

C'est don bin einteindu que po poâi fèrè on discou dè sorta, faut la cabosse po trovâ lè résons et lo boutafrou po lè débliottâ. Et po que lo discou séyè bon et que ne ratâi pas, faut poâi débitâ lè résons à mésoura que la cervalla lè manigansè, kâ s'on lè recopiè à l'avanço po lè recordâ coumeint lo catsimo, ma fâi cein est rudo casuet, kâ se vo z'âi lo malheu dè châtâ on bet, âo dè ne pas vo rassoveni de 'na reinte, vo paidè la carta, et vo vouaiquie à l'affront.

On brâvo vilhio grand conseiller qu'est z'u moo y'a dza bin grandteimps, et à quoui sè vesins reprodivont dè ne jamé demandâ la parola ein Grand Conset, sè decidâ on iadzo à lâi fèrè on petit bet dè discou, ne mè rassovigno pas à propou de quiet. Ye preparè don sa paletta et tracè po Losena, son discou dein sa catsetta. La nédévânt la tenâblia iô lo dévessâi débitâ, sè reduit dè boune hàora po étrè solet, à l'hôtet, et dévânt dè sè cutsi, sè promenâvè dein sa tsambra ein sè recordeint tot foo: « Monsieur le Président et Messieurs! Je ne pensais pas prendre la parole dans cette question; mais cependant, quoique pris à l'improviste, je tiens à dire un mot dans la discussion. » Et cein sè continuâvè onco on bet, après quiet cein recoumeincivè: « Monsieur le Président et Messieurs! Je ne pensais pas prendre la parole dans cette question; mais... et lo resto.

Pè malheu, dou collégues dâo conseiller, que lozdivont dein lo mémo cabaret, étiont dza cutsi, et coumeint n'javâi que 'na parâi ein lans que separâvè lè tsambrès, l'oïront recordâ lo discou, qu'à la fin lo saviont per tieu.

Lo leindéman, n'euront rein dè pe pressâ què dè derè à l'âo z'amis et cognessancès dâo Grand Conset, que lo grand conseiller X volliâvè fèrè on discou que coumeincivè: Monsieur le Président et Messieurs! Je ne pensais pas prendre la parole dans cette question, etc., que sè faillâi veilli. Cein ne manquâ pas: quand la tenâblia fut einmodâre, lo président baillè la parola à mons X que sè lâivè et fâ: « Monsieur le Président et Messieurs! Je ne pensais pas prendre la parole dans cette question; mais cependant, quoique pris à l'improviste, je tiens à dire un mot dans la discussion... »

Ma fâi, arrevâ quie, lo pourro conseiller ve que ti lè z'autro sè reverivont su l'âo banc po lo vouâiti ein rizeint, que y'ein a mémameint que ne poivont pas sè teni dè pouffâ. Lo pourro diablo que ne lâi compregnâi rein, eut lo subliet copâ franc, et pas

fotu d'allâ pe liein, fut d'obedzi dè sè rachetâ, et l'est dinsè que pè lo défaut dè charitâ de 'na boune eimpartiâ dè sè collégues, lo conseiller X eut l'affront d'on discou ratâ.

Monsieur le Rédacteur,

Connaissant l'accueil bienveillant que vous faites aux questions qui vous sont posées dans le *Conteur*, je vous prie de bien vouloir soumettre celle-ci à la sagacité de vos lecteurs:

Que veut dire, en français, le mot allemand *Handlung* ?...

Très intrigué en lisant ce mot sur presque toutes les enseignes, dans la Suisse allemande, il m'a pris fantaisie d'en demander un peu à droite et à gauche la signification. Je me suis adressé d'abord au maître d'hôtel, qui me répondit que cela voulait dire *négociant*. Peu convaincu, je pose la même question à un *négociant*: *Handlung*, veut dire *commerce*, me fait ce dernier.

Lequel choisir ?...

Indécis, j'avise un cafetier qui me répond sans hésiter: « Cela veut dire *article*. »

Quelques instants après, je rencontre un voyageur de commerce parlant fort bien l'allemand: Voilà mon affaire, me dis-je. Et nouvel interrogatoire: *Handlung* se traduit par *spécialité*.

De moins en moins édifié, je m'attaque à un simple commissionnaire, espérant qu'il me donnerait une réponse peut-être beaucoup plus claire:

— Ah! fui, *Handlung* y feut dire comme ca *tout magazine, affaire, etc.* Un de ses camarades s'approchant de nous: « Parlez-vous français, lui demandai-je ?... »

— Ia, ia, un bétit beu.

— Eh bien, que veut dire le mot *Handlung* qui est inscrit là-bas sur cette enseigne ?

Il me conduisit en face d'une autre enseigne sur laquelle on lisait: *Huthandlung*; puis d'une seconde enseigne portant *Weinhandlung*..... « Foilà, mossié, foilà! »

J'avais compris sans comprendre.

Dans le train, deux charmantes demoiselles me faisant vis à vis parlaient très correctement les deux langues. Plutôt pour engager la conversation que pour revenir sur la signification du mot en question, je leur dis: « Vous parlez si correctement les deux langues, mesdemoiselles, que vous voudrez bien me permettre de vous demander le véritable sens du mot allemand *Handlung*, si fréquemment usité.

— Mais avec plaisir, monsieur, me répond la plus âgée. Ce mot, en lui-même, ne veut rien dire du tout; c'est le mot qui précède qui en fait la signification. Si, par exemple, il y a *Weinhandlung*, cela veut dire commerce de vins.

Je commençais à comprendre, et, en quittant le train, je racontais en riant au chef de gare que je connaissais, toutes les questions que j'avais dû adresser sur ce mot et toutes les réponses contradictoires qu'on m'avait faites.

— Peuh! fit-il, pour moi, *Handlung* veut dire *Handlung*, ce mot n'a pas d'autre signification.